COUP D'ŒIL PHYSIOLOGIQUE N° 122.

SUR

CERTAINS RÉSULTATS DE L'ORGANISATION;

THÈSE

Presentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 12 juillet 1832, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR L.-F. MORISSEAU,

Du département de Loir-et-Cher;

Membre correspondant de la Société de médecine du département de la Sarthe, de la commission de salubrité et de santé publique de l'arrondissement de la Flèche.

« S'il est quelque moyen de rendre l'homme meilleur,
« c'est dans la médecine qu'il faut le chercher. »

DESCARTES.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD, Examinateur.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD, Examinateur.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL, Suppléant. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générale	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. / BOUILLAUD, Président. / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER, Examinateur. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Gerdy.
Bayle, Examinateur.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin-Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux, Suppléant.
Devergie.	Sandras, Examinateur.
Dubled.	Trousseau.
Dubois.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

ENTI

IN QUO OMNIA VERSANTUR;

LIBERTATI

MENTIS HUMANÆ;

AMICIS OPTIMIS,

THESIM ISTAM VOVEO.

L.-F. MORISSEAU.

J'EXPOSERAI philosophiquement, dans un ouvrage destiné aux personnes étrangères à l'étude de la médecine, les connaissances anatomiques, physiologiques et hygiéniques, qui me semblent devoir faire le complément nécessaire de l'éducation de tous ceux qui veulent fournir une des carrières importantes de l'état social. Je donne ici, en quelque sorte, le sommaire de cet ouvrage, ou du moins des idées qui me dirigeront dans sa rédaction.

Mon but est de rectifier le jugement par l'examen *de la nature même des choses.*

Je chercherai à être utile à *la pensée* et à la conservation de la santé de l'homme : c'est là aussi de la médecine.

COUP D'OEIL PHYSIOLOGIQUE

SUR

CERTAINS RÉSULTATS DE L'ORGANISATION.

Loin de moi l'idée de vouloir saper des croyances ; cette prétention n'est ni de mes principes, ni du but de mon travail.

Par état, voué au soin de la *matière*, je déclare que je ne veux parler que de la matière et de certains résultats de ses combinaisons ; en un mot, je ne veux parler que de ce que m'apprennent mes *sens* sur l'homme que je considère vivant, sans chercher par qui et pour qui il vit.

Je m'inscris en faux contre toute interprétation qui, en raison de mes expressions, changerait l'état de la question simplement matérielle.

CHAPITRE Ier.

Ce que l'on nomme *naturel, moral, manière d'être, de penser*, me semble sous l'influence directe et positive de l'organisation.

L'homme physique fait l'homme moral.

La présence ou l'absence de certains organes, leur plus ou moins d'exercice, de perfection ou de prédominance, leur état de maladie ou de santé, rendent l'animal triste ou gai, sot ou rusé, courageux ou timide, doux ou féroce.

Sur la perfection et l'harmonie de tout l'organisme est basée l'intelligence du chef de la nature; de *l'organisme émanent toutes les passions de l'homme, de l'organisme dépend le génie.*

Un penseur contemporain a écrit : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » Sans contradiction avec mon idée, pourra, qui le voudra, souscrire à la définition de l'homme donnée par le philosophe chrétien. Et, en effet, la manifestation de l'*intelligence* de l'homme ne peut se produire que par des organes, l'*intelligence* sera *servie* par ces organes suivant leur nature et leur développement. Ainsi, un organe est souffrant, ses fonctions ne s'exécutent qu'imparfaitement, la faculté particulière de l'*intelligence*, qui se faisait *servir* par cet organe, n'en obtiendra plus qu'un service incomplet, et si l'organe vient à manquer, la même faculté de l'*intelligence* cessera entièrement de se manifester faute de *serviteur.* Aussi, voyons-nous les idées, la mémoire, les goûts, le jugement, pervertis ou complètement détruits par des maladies cérébrales.

Sans adopter intégralement le système de *Gall*, je pense que ce système est bâti sur un fondement réel et solide, que le cerveau représente rassemblés une multitude d'organes différens et distincts.

Ma raison ne me fait trouver dans la folie et toutes ses variétés que des effets de causes matérielles; pour moi, la folie est toujours produite par des affections d'organes, affections internes ou externes, suivant qu'elles sont le résultat de la constitution organique interne, ou de l'influence de ce qu'on appelle les *sens* sur le cerveau.

Un homme vient à concevoir et à émettre des idées en tout contradictoires aux idées dites *reçues* parmi les hommes, évidemment cet

homme sera appelé *fou.* Dans ce cas je dis : un changement s'est opéré dans le mode de vie naturel à certains organes de cet individu ; est-ce dans le cerveau que le changement a eu lieu? je nommerai cette folie *immédiate ;* ou sont-ce quelques autres organes qui, altérés dans leur construction normale, ont produit sur l'organe central une réaction étrangère? la folie sera médiate.

On cherchera les causes de la folie 1°. dans les maladies du cerveau ; 2°. dans les maladies de tous les autres organes de la vie de relation et de nutrition ; 3°. enfin, non pas seulement dans les maladies des organes des *sens*, mais dans la manière dont les organes des *sens* ont été influencés par les objets extérieurs.

Doit-on continuer à définir la folie *aliénation mentale?* Cette définition peut-elle cadrer avec les idées d'une philosophie épurée par l'application raisonnée de tous les moyens réels que l'homme reçoit en naissant pour connaître le vrai? L'*âme* sera-t-elle donc étrangère au corps, parce que l'absence ou l'imperfection de certains organes ne lui permettront pas de se *manifester*, et laisseront l'homme voisin de la brute dans l'échelle animale?

Croira-t-on aux *maladies mentales?* Mais une maladie n'est que le produit d'un dérangement de molécules, d'une infraction à la loi particulière d'équilibre qui régit les corps vivans. Donc l'*âme*, être considéré comme immatériel, par conséquent simple, ne peut être malade ; donc admettre des *maladies mentales* c'est nier l'*âme ;* donc l'organisme est le siége de la folie.

Des cadavres de fous ne présentent nulle altération d'organes! — Mais a-t-on toujours bien cherché? — On n'a rien trouvé dans le cerveau ! — C'est possible. J'ai vu ouvrir le cadavre d'un hypochondriaque. L'encéphale soigneusement examiné, rien! Et pourtant l'hypochondrie, au suprême degré, était presque la folie ; rien, absolument rien dans le cerveau! L'on tira promptement et tout *naturellement* la conséquence : l'*âme* en s'envolant avait emporté le mal. Cependant j'ouvre l'abdomen, et je déroule un pylore squirrheux, un duodénum immense, espèce de second estomac ; un foie hypertrophié, la vési-

cule et les conduits biliaires triplés de volume et de calibre : et néanmoins, ce ne fut là que pour moi une explication satisfaisante de l'hypochondrie.

On a rangé l'hypochondrie dans la classe des névroses : l'hypochondrie sans doute peut avoir son siége primitif dans les nerfs, dans ceux du système ganglionnaire surtout ; mais l'hypochondrie est aussi fort souvent le résultat d'une vraie maladie de quelque organe digestif, ou seulement d'une activité, d'une énergie extraordinaires de ces mêmes organes réagissant sur le cerveau. Dans ce dernier cas se trouvent certains hypochondriaques, qui continuellement se plaignent de ne pouvoir manger, et qui cependant engloutissent d'énormes quantités d'alimens, qu'ils s'assimilent sans peine. Le degré d'excitation de leurs organes digestifs les rend insatiables. C'est donc peu raisonner que de dire à l'hypochondriaque qu'il a l'*esprit* malade : il accuse une sensation qu'il éprouve véritablement.

Que de monomanies n'ont leur source que dans un seul appareil d'organes malades, ou jouissant d'une énergie trop grande acquise par des actes répétés. Il est des monomanies musculaires ; certains Hercules ne parlent que de tours de force ; il est des monomanies génitales, certains voluptueux, les nymphomanes ; il est des monomanies de l'acoustique, des musiciens ; il en est des organes de la vue, des peintres. Chaque profession fournit des monomaniaques : tel médecin fait partout de la médecine ; et le barreau de nos jours voit encore des *Chicanneau* et des *Perrin-Dandin*.

Cherchons donc dans tous les organes, cherchons dans l'atmosphère morale, politique et religieuse au milieu de laquelle vivait le fou ; apprécions tout, et prononçons avec l'impartialité de celui qui ne veut que la vérité.

L'influence des organes intérieurs malades sur le cerveau, l'influence des *sens* impressionnés doivent, dans le principe et pendant long-temps, ne déterminer sur le centre de l'innervation que peu ou point de changemens durables. L'ivresse, la fureur, vraies folies fugaces, ne désorganisent pas le cerveau, ou, pour parler plus juste,

ne sont pas produites par une désorganisation du cerveau. Ainsi en est-il de maintes folies.

CHAPITRE II.

Donc néant d'organes, néant d'intelligence? — Non, mon principe ne veut point cette conséquence. Nullité d'organes, nullité de manifestation d'intelligence; là seulement et logiquement conduit mon idée. Il n'y a pas de vie sans organes : mais tous les organes ne sont pas également nécessaires à la vie intelligente ou morale.

Les acéphales ne survivent pas à leur naissance; et si de là, d'après moi, l'on infère que ces enfans n'ont pas eu d'*âme*, je répondrai encore que là ne conduisent pas mes prémisses. Je ne veux point chercher ici à connaître si le *principe intellectuel* anime ou non le fœtus, ni à quelle époque de la vie fœtale l'*âme* s'attache à la machine humaine; je dis seulement que le cerveau est nécessaire à la *manifestation* de l'intelligence. Les enfans sans cerveau vivent, il est vrai, au sein de leurs mères; mais la vie utérine n'est que la vie du végétal, et les radicules de la veine ombilicale ont sans doute moins à faire encore pour nourrir le fœtus du sang qu'elles puisent dans le placenta, que les radicules de la plante qui choisissent au sein de la terre, au milieu de tant de parties hétérogènes, les molécules qu'elle doit assimiler à sa substance.

De ce que le cerveau est d'absolue nécessité pour la vie animale complète, il a été à tort considéré comme source unique de nos sensations. Tous les organes, suivant leur importance, peuvent imprimer un mode d'être particulier à l'individu. Ainsi, dans toutes maladies graves, dans tous les cas où un organe est gravement atteint dans sa composition, on peut décrire positivement le moral de l'être malade. Chaque maladie a ses symptômes physiques et moraux; chaque maladie a, si je le puis dire, sa physionomie physique et morale.

Le cerveau seul ne commande point l'animal : il ne fait souvent

que d'élaborer, de sanctionner et de transmettre les ordres qu'il a reçus; ordres souvent impérieux, comme ceux que lui intiment le pharynx de l'ivrogne, l'estomac du glouton, et les organes de la génération dans ceux où ce système prédomine.

D'où vient l'immense différence morale entre le misérable castrat et l'homme fier encore de ses nobles attributs? Un chétif organe manque à l'un; tout entier aux soins de la vie animale, il est ravalé au rang de la brute; et l'autre, brûlant du beau feu du génie, devient un héros, un savant.

Les organes de la génération jouent, sans contredit, le rôle le plus important dans le moral de l'homme, et là, surtout, se voit la vérité de mon principe; là se peut dire, dans toute son extension, l'*homme physique fait l'homme moral.*

Il suffit de prononcer le nom de cette sensation sublime qui élève, transporte l'homme, et lui fait voir la Divinité même dans l'être qu'il adore, pour mettre hors de contestation d'abord l'influence des organes sur le ressort chef de la machine humaine, ensuite l'influence de ces mêmes organes sur l'intelligence et le moral. L'amour, quoi qu'on en ait pu dire, n'exista jamais sans organes générateurs.

Tout être éprouvant ou la sensation immédiate de l'amour, sensation simple, amour externe, ou ce sentiment-là même réuni à d'autres impressions, et formant l'amour pur, l'amour interne, la plus noble des passions; tout être, dis-je, éprouvant de l'amour, ne le doit qu'à l'impression physique des organes génitaux sur le cerveau. En vain me citera-t-on des eunuques amoureux, en vain viendra-t-on m'attrister du souvenir de ce malheureux amant, victime qui crie encore vengeance au fond des cœurs sensibles, et dont la tombe est arrosée chaque jour des larmes de pieux pélerins; je n'en établirai pas moins que l'amour n'est pas plus concevable pour l'eunuque que les couleurs pour l'aveugle; de même que l'aveugle qui a vu conçoit les couleurs, ainsi l'eunuque qui a perdu les organes de la virilité après la puberté peut conserver les impressions que ces organes ont produites sur son cerveau, impressions qui s'effaceront faute d'être

reproduites ; mais le castrat, castrat avant l'époque de la puberté, est pour l'amour ce que sont l'aveugle et le sourd de naissance pour les couleurs et les sons.

L'harmonie des organes, ai-je dit, donne de l'étendue à l'intelligence de l'homme ; l'excès de développement, de vigueur et d'action d'un organe, détruisant cette harmonie, resserre les bornes de l'intelligence. Les masses musculaires de l'athlète ne sont point l'apanage du génie. Des organes génitaux continuellement en action arrachent à l'homme ses forces physiques et morales ; et nous voyons végéter comme un eunuque celui que des émissions spermatiques continuelles épuisent.

La présence ou la résorption de la liqueur séminale semble nécessaire à l'entretien du feu du courage et de l'imagination.

Certains idiots ont le système générateur doué d'une activité surprenante : on dirait que la manifestation extérieure de l'action de ces organes nuirait à leur influence interne.

La différence physique des sexes fait toute leur différence morale. Dès les premiers ébats de l'enfance, la jeune fille se distingue du jeune garçon ; ses goûts, ses amusemens sont plus simples, ses manières plus affectueuses, ses caresses plus fréquentes : chevaux, tambours, armes, soldats, joujoux, si précieux au lutin, ne lui semblent pas valoir le plus petit chiffon de sa poupée chérie. Cependant ces deux petits êtres ont, en apparence, même constitution ; ils ont même âge, mêmes parens, même éducation ; les organes sexuels seuls diffèrent.

Mais c'est aux époques de la puberté, de la conception et de la grossesse de la femme, que l'on peut surtout apprécier l'influence unique et positive de l'organisme sur la pensée.

Cependant la jeune fille grandit, ses mamelles s'élèvent et s'arrondissent, ses hanches s'élargissent, son pubis s'ombrage, et toutes les formes de son corps se dessinent en gracieux contours ; sa voix est devenue pleine et sonore ; les organes du sexe se sont développés ;

l'utérus et les ovaires ont triplé de volume ; ils sont le siége d'une circulation active et large ; le sang a coulé.

Il y a quelque temps, nous avions laissé cette jeune fille sous les yeux de sa mère, emmaillotant ou parant avec bonheur sa jolie poupée ; nous admirions ses saillies vives et spirituelles, l'égalité et la gaîté de son humeur charmante. Aujourd'hui tout a changé de face : autre corps, autre moral ; rien d'extérieur n'a pu l'influencer ; tout lui sourit et se prête à ses moindres désirs ; elle est adorée, et cependant elle est devenue sombre, rêveuse ; de noires réflexions l'assiégent ; de fréquens soupirs s'échappent de sa poitrine ; d'abondantes larmes mouillent ses joues décolorées ou vermeilles : rien ne peut plus l'amuser ou la distraire ; elle fuit la société qu'elle aimait ; elle laisse tomber son aiguille, sa plume, son livre, pour penser !... vous diriez qu'un mal profond la dévore. Mais elle est fraîche, elle est belle ; de vives étincelles jaillissent parfois de son œil humide, et parfois, langoureuse Philomèle, elle laisse échapper de son gosier de mélodieux accens ; et, quand elle néglige tout autour d'elle, sa toilette est plus soignée, plus brillante que jamais.

Ainsi se manifestent les premiers effets de l'influence de l'organe du sexe sur le moral de la femme : elle ne se connaît pas encore ; un je ne sais quoi la tourmente ; un vide affreux l'entoure. Mais bientôt les organes de la reproduction font entendre une voix intelligible et puissante : un homme paraît ; la jeune fille frémit, et sur son front se peignent les sentimens qui l'agitent ; elle aime ! Voilà son dieu ; désormais sur l'autel de cette heureuse divinité seront déposés pensées, désirs, actions.

Ainsi commande à tout l'être le système reproducteur. Et cet effet sera d'autant plus marqué que la circulation s'exécutera plus vivement dans les ovaires et l'utérus, que l'économie générale jouira d'une santé meilleure, et que le naturel de la femme aura moins été gâté par l'*éducation*.

L'influence des organes sexuels est aussi manifeste chez nos laborieuses paysannes ; mais les sensations sont moins vives ; leur système

nerveux de sensibilité, dominé par le système nerveux de locomotion, a moins d'effet sur l'ensemble des sensations qui constituent le moral. *Ex duobus doloribus, vehementior obscurat alterum.* Il en est de même de toutes sensations.

La réjouie campagnarde ressent moins vivement, et néanmoins écoutons ce berger :

Malo me Galatea petit, lasciva puella;
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Simple comme la nature qui l'a formée, elle reçoit et donne avec volupté des baisers sans contrainte.

Sur le riche sopha de l'oisive et somptueuse citadine, sous les voûtes des dortoirs glacés des cloîtres, sous le chaume du toit rustique, la femme ressent la commotion de la puberté ; partout et toujours la femme n'est femme qu'en raison de l'influence de ses organes sexuels sur le centre de l'innervation.

Mais la femme savoure à longs traits la coupe du bonheur : trop heureuse que des préventions d'étiquette, de naissance et de fortune n'aient pas changé en fiel le nectar que devait lui verser un amour partagé ! Elle a conçu, et ce nouveau mode de vie dans l'organe chargé du produit de la conception va changer la vie morale de la femme. Caprices, boutades, insouciances, goûts bizarres, concentration de sentimens, bonheur interne, même au milieu des incommodités et des souffrances de la grossesse, telles sont les diverses nuances que nous présente le tableau de la femme enceinte.

Devenue heureuse mère, elle ne ressemble plus ni à la fille, ni à la femme grosse ; c'est un quatrième mode d'existence morale.

L'amour maternel n'est encore qu'un résultat de l'organisme ; la tendresse maternelle n'existe que chez la femme mère, et, certes, on ne confondra pas l'attachement d'un père avec les émotions inouïes des entrailles d'une mère. L'enfant n'agit plus d'une manière directe sur les organes de la mère : mais une *influence nerveuse à distance* tient encore liée la mère à sa progéniture ; et les sensations produites

dans l'encéphale de celle-là pendant la gestation sont assez profondes pour durer long-temps, sans cesse renouvelées d'ailleurs par les impressions que reçoivent les sens de la mère de la présence de l'enfant. Abandonné d'abord dans l'utérus aux soins du système nerveux ganglionnaire, l'enfant, après sa naissance, est confié à la vigilance directe du cerveau de sa mère.

L'âge de retour affaiblit l'amour maternel; je dirai même qu'il en change complètement la nature. La mère de soixante ans n'aime plus comme celle de vingt; son sentiment se rapproche plus de celui du père : c'est que l'organisation sexuelle a changé.

CHAPITRE III.

Toute sympathie est un effet d'organes, effet qui ne doit pas paraître plus étonnant à celui qui pense que les phénomènes électriques. Car si des corps *inorganiques* peuvent produire des faits si extraordinaires, qu'y a-t-il de plus répugnant pour la raison de rapporter à un principe, sinon le même, au moins venant d'une même source physique, des effets plus grands de causes dont les propriétés sont plus étendues, dont l'organisation est plus compliquée, plus parfaite.

Le magnétisme animal, sur lequel tant d'absurdités ont été écrites pour et contre, ne me paraît point, comme on l'a dit, ne devoir entrer que dans la croyance des fous ou des idiots. On peut, en ne cherchant que dans l'organisme la source des phénomènes vitaux, donner foi à quelques-uns de ceux qu'on attribue au magnétisme.

Le magnétisme et la sympathie me fournissent une même idée; l'un et l'autre ne m'annoncent que l'action des organes de l'innervation d'un individu sur les organes de l'innervation d'un autre individu, en vertu de causes d'affinité que nous ignorons. Il m'est impossible de trouver plus incroyables, plus absurdes, certains effets magnétiques que cette sensation subite, involontaire, entraînante que nous éprouvons à la vue de certaine personne, et qui, pour toujours, fait dépendre notre bonheur de sa possession. Et ne retrouvons-nous pas aussi

quelque chose de bien analogue à la répulsion électrique dans l'antipathie que nous donne souvent un seul regard? ne pourrait-on pas attribuer au magnétisme certaines *névroses d'imitation* et nombre d'autres effets qui se passent chaque jour sous nos yeux? Non, sans doute, je ne donne point tête basse dans les pompeuses histoires des magnétiseurs, je ne croirai point aux prophéties des magnétisés; je rirai toujours des preuves de connaissance qu'ils semblent donner de sciences qu'ils ignorent. Mais il est de ma conviction qu'au magnétisme animal peuvent être rapportés quelques faits historiques dont on a tiré des conclusions de la plus haute importance, et dont la source bien connue ruinerait plus d'un orgueilleux édifice bâti sur notre ignorance.

La sympathie morale peu étudiée, peu connue dans ses causes ou organes qui la produisent, attribuée souvent à l'influence d'*êtres surnaturels, amis ou ennemis de l'homme;* la sympathie, comme tout ce qui se produit dans l'animal, doit partir d'un centre nerveux. Il existe un système nerveux pour le mouvement; il en existe un pour le *sentiment physique;* il en est un autre pour le *sentiment moral*, ou *intelligence :* chacun de ces systèmes a, comme les organes des *sens*, ses excitans propres, donnant le mouvement ou le repos, la douleur ou le bien-être, la sympathie ou l'antipathie. Mais ces divers systèmes, liés ensemble par d'étroits rapports de voisinage et de nutrition, s'influencent mutuellement et sont ainsi plus ou moins dépendans les uns des autres. En agissant sur un de ces systèmes, on peut donc déterminer des actions dans les autres. D'après cela deviennent explicables pour moi quelques-uns des effets qu'on dit avoir été obtenus par les frictions ou signes magnétiques. Qui ne sait la commotion qu'excite dans tout notre être un baiser, un serrement de main, un simple geste !

CHAPITRE IV.

L'homme a le libre arbitre, c'est incontestable; voici comme je l'entends : les organes font le moral de l'homme; ces organes peu-

vent être modifiés par l'hygiène et l'éducation ; en cela seulement gît notre libre arbitre.

L'influence de l'hygiène et de l'éducation sera une preuve nouvelle à l'appui de ma pensée ; car l'une et l'autre n'agissent que sur des organes.

L'hygiène est, qu'on me le passe, une sorte d'éducation applicable à tous les organes, tandis que l'éducation proprement dite ne porte que sur les organes des *sens* ou organes principaux de la vie de relation.

§ I. L'hygiène a une puissance reconnue sur l'état des organes. Dès la plus haute antiquité, l'on apprécia les conséquences de cette vérité; telle était la pensée de Pythagore : « Priver les organes du principe de leur énergie, c'est atténuer les passions. » Et les disciples du philosophe renoncèrent à l'usage des alimens sortis du règne animal.

La sobriété rend l'homme vertueux. Les grandes vertus sont le cortége naturel de la tempérance. Ces principes religieux sont des principes d'organisme.

A la religion chrétienne, essentiellement sociale, était réservé de tirer toutes les conséquences de ces axiomes. Les festins et les libations devenus culte des dieux, l'organisme reçut de ces rites religieux une énergie extraordinaire; l'exaltation des idées, suite nécessaire de l'exaltation des organes, amena l'esprit de guerre et de conquête ; l'égoïsme brutal devint la loi suprême des peuples, des familles, des particuliers; l'homme marcha vers l'état sauvage : alors la religion chrétienne vint poser en précepte l'abstinence et le jeûne; et de l'obéissance à cette loi devaient nécessairement découler des sensations douces, modérées, paisibles, utiles à l'harmonie de la société. Tant que les pieux enfans du culte chrétien furent soumis à cette règle hygiénique, on ne vit point du milieu d'eux surgir les héros du schisme et de l'hérésie.

Les organes languissent et s'atrophient par défaut de principes nu-

tritifs ; leurs fonctions et leurs réactions sont moins énergiques, et, par là, les passions se réduisent à de faibles émotions. — Erreur ! des grands hommes ont vécu au milieu des privations ; des anachorètes furent des génies. — A cette objection je réponds : Ne tiendra-t-on nul compte de la vie antérieure de ces hommes, coulée, pour la plupart, au sein des plaisirs et de la somptuosité (je m'abstiens de citations). La force, l'énergie acquises, se conservent long-temps dans les organes, malgré le changement de régime. Ce superbe coursier, dont un demi-tour de la roue de fortune a diminué les rations, ne perd pas tout à coup sa vigueur et sa fierté. Et d'ailleurs, là, comme chez le castrat, avant l'époque de la puberté, le cerveau conserve long-temps encore les impressions qu'il a reçues des organes : puis ensuite, le centre de l'innervation venant à concentrer son action sur un seul objet, ses actes doivent porter l'empreinte d'une énergie plus grande. Dans ce cas se sont trouvés ces hommes illustres : sortis d'une carrière agitée, diffuse, ils fixèrent leur cerveau sur un point unique de science ou de religion, ils brillèrent.

Une nourriture abondante et riche en principes nutritifs donne à l'homme qui s'en repaît une aptitude qu'il ignorait pour les conceptions de l'imagination et du courage.

Qui ne connaît les effets du vin sur le moral, n'a jamais éprouvé cet abandon, cet épanchement de cœur si charmant qui couronne la fin d'un banquet amical. Le vin d'abord active la circulation : les battemens du cœur sont plus forts, une quantité de sang plus grande traverse, en un temps donné, les organes ; le cerveau, excité primitivement lui-même par ce surcroît de fluide nutritif, l'est en outre secondairement par l'influence augmentée de tous les autres organes ; une foule d'idées nouvelles nous abonde, nos pensées deviennent plus lumineuses, notre jugement plus prompt ; nous concevons et nous nous exprimons avec facilité et sans crainte. Le fourbe oublie son astuce et révèle ses ruses ; l'assassin confesse son crime. Buvons encore, et bientôt nous allons être attérés par cette liqueur qui nous donnait une double vie. Les organes de la circulation, trop agités, per-

dent la régularité de leurs mouvemens; les battemens du cœur deviennent sourds, confus, intermittens; l'organe cérébral, gorgé de fluides, se trouve gêné dans ses fonctions; viennent alors ces pensées bizarres, incohérentes, étrangères à la manière d'être de l'individu qui les émet : alors l'homme est fou. Dans un instant donc, le moral du même homme se trouve complètement changé par le changement momentané dans le mode de vie des organes.

Ne sent-on pas encore les fumées du vin, en lisant les chants inspirés des *Horace*, des *Panard*, des *Collé*, des *Désaugiers?* Notre inimitable lyrique contemporain *ne s'humecte-t-il pas à petits coups?*

Le génie universel de Voltaire vibrait d'autant plus fort que Voltaire savourait à plus longs traits l'infusion de cette graine si précieuse sortie de la fertile Arabie. Et Byron! l'illustre Anglais avoue devoir ses sublimes inspirations à la liqueur de genièvre.

Une multitude d'autres substances produisent des effets plus ou moins extraordinaires sur le moral de l'homme.

L'air que nous respirons a une action puissante sur notre manière d'être; je ne veux pas parler des gaz qui tuent ni de ceux qui sont impropres à l'entretien du mouvement intestin appelé *vie;* l'air atmosphérique, l'air vital, suivant la quantité respective de principes entrant dans sa composition, donne à l'homme telle ou telle manière de penser. A la température et à l'air, autant peut-être qu'à l'éducation et à la nourriture, doit être rapportée la différence de caractère des différens peuples, des habitans de provinces voisines, de ceux même d'une même ville, d'un même village. Les organes et le moral sont modifiés par l'état d'élévation ou d'abaissement des lieux, par la construction des habitations, par la nature même du terrain humide ou sec, ombragé ou découvert, sur lequel l'animal vit.

Il n'est pas jusqu'aux odeurs dont l'influence ne soit remarquable. Avait-il donc si grand tort le peintre du cœur humain de nommer l'odorat le sens de l'imagination? Avec quelles délices, quelle volupté, l'amant ne flaire-t-il pas le bouquet flétri qui para le sein de son amie : un je ne sais quoi inestimable, inappréciable pour

tout autre, a remplacé l'arome des fleurs. Tous les parfums de l'Orient, l'*ambroisie* même de l'*empirée* ne donnent rien qui vaille les émanations qui embaument l'alcove d'une personne adorée.

On proscrit pour la jeunesse l'usage des parfums; ces particules odorantes agissent d'abord sur les nerfs olfactifs, et, de là, quel être peu sensible n'en a ressenti les effets secondaires sur son imagination, sur son moral?

Les vêtemens laissant plus ou moins de liberté au jeu des organes, y conservant plus ou moins de chaleur, doivent entrer dans la considération des causes du moral de l'individu qui les porte.

L'*habitude*, dit-on, *est une seconde nature* : la vérité de cet adage vulgaire est fondée sur l'organisme; l'habitude vient de la répétition fréquente des mêmes actes par les mêmes organes : le *stimulus* y amène l'*afflux*, et les organes deviennent forts, et leur influence prédomine dans la *capitale* de la république des organes animaux.

Le médecin, dans certaines maladies qui troublent le moral, l'hypochondrie, par exemple, met tous ses soins, tout son art à appeler sur un autre organe l'énergie circulatoire et nerveuse, afin de contre-balancer l'influence de l'organe malade qui modifie trop fortement l'être, le fait souffrir et déraisonner.

Souvent les affections inflammatoires des organes produisent brusquement ce qu'un exercice répété de ces mêmes organes amène à la longue. De l'hygiène mal observée résultent des habitudes, causes de maladies ou de vices; et par là, celui que sa *naissance* semblait destiner à couler les jours d'un honnête homme, devient scélérat. Par l'hygiène aussi l'on corrige ce que l'organisation *native* pourrait avoir de vicieux.

La gymnastique, développant les organes, agit sur la façon de penser : la gymnastique rétablit l'équilibre rompu par les *vapeurs* et l'*hystérie*. La gymnastique oppose dans le cerveau l'influence du système musculaire à l'influence d'un autre ordre d'organes.

Les jeux, la lutte, la course, de précepte chez les vieux Grecs, avaient pour but d'abord le physique pour la guerre, mais aussi

le moral, sans doute; on savait apprécier les vertus. Le physique avait été jugé faire le moral par les législateurs de ce temps : de là, la barbarie des Lacédémoniens pour les enfans chétifs ou mal conformés. On ne sentait pas à Sparte toute la vérité et toute l'étendue du principe de l'organisme : ils jugeaient, ces braves, du physique extérieur seulement, et ne pensaient pas que l'organisation interne de ces êtres pouvait en faire, un jour, des Lycurgues ou des Solons.

§ II. L'éducation, je l'ai dit, porte sur les organes des *sens*. On a conservé le nombre exclusif des cinq sens; mais tout est sens dans l'homme; chacun de nos organes nous procure des sensations; chaque organe a son moyen particulier de nous faire sentir, puisque tous sont en relations, *sine quâ non*, sous peine de mort, avec le chef, et que ce chef commande à tous, pour leur existence au moins. Si les actes d'un groupe nombreux d'organes ne sont pas, comme on le dit, *réfléchis*, nous semblent sans influence, cela dépend de leur continuité. Mais que ces actes non perçus augmentent, diminuent ou cessent, alors nous en reconnaissons l'influence; j'en indique la preuve dans les organes de la digestion, dont, en santé, nous n'apprécions pas l'action, et que nous accusons avec angoisses, lorsqu'ils sont malades, qu'ils ne font plus leurs fonctions ou qu'ils les exagèrent.

On aurait donc admis *cinq sens* seulement, parce que les appareils organiques auxquels on les rapporte ne sont pas continuellement en action, et que leur repos les a mieux fait distinguer; mais, en suivant cette base de classification des *sens*, ne pourrait-on pas ranger dans leur catégorie les organes qui fournissent une sensation à eux particulière, tels que le rectum, la vessie, les vésicules séminales, l'estomac, qui donnent le besoin de la défécation, de la *mixtion*, de l'éjaculation, de la faim, sensations existant uniquement dans ces organes, comme celles des odeurs, des saveurs, des sons, dans le nez, le palais et l'oreille?

La chimie moderne a dégradé les *quatre élémens;* la physiologie

du jour pourrait peut-être, avec non moins de raison, brûler à son flambeau les vieux parchemins exclusifs des *cinq sens.*

J'appellerai ici *éducation* l'action de la lumière, des sons sur certains d'entre les organes qu'on a appelés *sens*, organes qui nous mettent en relation avec les objets extérieurs, sans que ces objets fassent partie de notre être : l'éducation aura donc trait à la vue et à l'ouïe.

Comment l'éducation agit-elle si puissamment sur le moral? Comment par l'éducation change-t-on totalement de manière d'être ?

J'admets une organisation *primitive, native;* de là une influence *primitive, native* de tous les organes sur le cerveau ; de là un mode d'action et de réaction, de digestion, enfin *primitif, natif*, du cerveau lui-même. L'hygiène, qui en dernière analyse peut être rapportée à une diminution ou une augmentation de nutrition dans les organes, modifie, nous l'avons vu, cette organisation *primitive.* L'éducation a la même influence physique. En éducation on s'applique uniquement à diriger de telle ou telle manière, en telle ou telle proportion, la lumière et les sons sur des organes, organes qui, à leur tour, agissent, suivant l'excitation qu'ils ont reçue, sur le centre nerveux où viennent aboutir toutes sensations, comme toute eau à la mer. Ce n'est donc qu'au moyen de la lumière et des sons, dirigés sur nos organes, qu'on peut expliquer l'influence de l'éducation sur le moral ; ainsi fait-on prédominer dans le cerveau les sensations produites par les organes des *sens* sur celles des autres organes.

Des tableaux, la lecture, ou des leçons orales de débauche ou de bonnes mœurs, amènent le dévergondage ou la pudeur chez des individus que leur constitution *primitive* portait à des penchans contraires.

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Dans ce vieux proverbe trivial, je vois l'expression exacte d'une vérité organique. L'exemple est un puissant maître ; l'exemple va jusqu'à produire des maladies, l'épilepsie, l'hystérie.

Si l'éducation n'a pas imprimé au cerveau des modifications pro-

fondes, les organes internes reprennent tôt ou tard leur prédominance. Plus d'un grand saint, après une longue carrière de pénitence, ressentit l'*aiguillon* de la chair, et succomba!

La brute, si peu susceptible d'education, perd rarement l'influence de l'organisation interne, de l'organisation *native :* quoique semblant adouci, civilisé par la main de l'homme, le tigre n'oublie pas sa cruauté, et le loup revient toujours aux moutons. L'œuf de la cane sauvage soumis à l'incubation d'une cane de basse-cour ne donnera jamais un oiseau privé, quoique vivant en société avec des canetons privés, ses frères de couvée.

Notre organisation *native* intérieure nous confond avec la brute; nous sommes, comme elle, tourmentés des mêmes besoins; et c'est seulement à la perfection de nos *sens*, et surtout à la perfection et au développement de l'organe qui en reçoit les impressions, que nous devons notre belle suprématie sur le reste des êtres de notre globe. Ce cerveau et ces sens nous sont donnés, il est vrai, dès la naissance; mais c'est là moins une prérogative de famille que d'espèce. Il sort autant de sots de *haut lieu* que de *bas lieu ;* le nombre des petits cerveaux semble égal de part et d'autre; et de quelque extraction que soit un individu, eût-il même un cerveau et des *sens* au summum de développement, si ses *sens* n'ont reçu les impressions de l'*éducation*, cet individu n'en restera pas moins ignare, sous la domination de l'influence de ses organes intérieurs; de même que celui qui n'apporte à une brillante instruction que des *sens* et un cerveau imparfaits, ne sortira jamais des bornes de l'intelligence que lui a plantées son organisation.

Depuis que l'homme s'est constitué souverain de l'homme, la distinction des familles ou des *races* a été posée comme pierre fondamentale de l'édifice social. Ce fut là l'enclume sur laquelle le lourd marteau du despotisme forgea des fers à l'humanité, tenue plongée dans une fangeuse ignorance. On crut généralement alors, et quelques gens croient encore aujourd'hui à la *noblesse du sang*, ou noblesse des organes; on crut et l'on croit encore relever l'homme en atta-

chant la plus haute importance à son *extraction ;* et de cette croyance est venue cette pitoyable question de l'*hérédité*, dont commence à s'affranchir notre civilisation.

Voici quelle solution rationnelle l'organisme donne de ce problème : les enfans ressemblent à ceux dont ils sortent ; ils leur ressemblent par leurs *traits ;* ils leur ressemblent par leur constitution organique interne, témoin ce cortége de maladies héréditaires ; ils leur ressemblent moralement, *talis pater, talis filius*, et c'est une conséquence pour moi nécessaire, rigoureuse, de la ressemblance de constitution. (Nous avons vu cette constitution soumise et à l'hygiène et à l'éducation.) Mais cette ressemblance, prérogative d'hérédité, est bien plus marquée encore chez les brutes, dont elle fait le principal apanage. *Tout chien chasse de race :* le caractère de toute brute dépend presque en totalité de l'hérédité. C'est donc nous rapprocher de la brute que de vouloir tout faire dépendre de la naissance, que de vouloir sanctionner l'hérédité.

Pour preuves de vertus et de génie, étaler ses papiers de famille, ses titres pompeux de naissance, c'est rappeler l'idée de ces pancartes délivrées par l'administration des haras pour constater la race des chevaux.

L'héritage des vertus ou des vices transmis des pères aux fils est primitivement dû à l'organisation générale et *native :* on est vertueux ou vicieux par *tempérament*, par prédominance d'un système organique. Mais si l'on doit craindre les rejetons d'un fripon, et donner foi au fils de l'homme probe, c'est que les dits et les faits des pères agissent sur les organes des fils, et impriment au moral des modifications autant et plus que le *sang*. Notre époque est donc basse encore dans les degrés de civilisation ; elle honore ou flétrit l'homme, non d'après ses qualités personnelles, mais d'après les qualités de ceux qui lui ont donné l'être. Pour cela comptons encore sur une rectification du jugement humain, par des idées nouvelles, positives fondées sur la nature même des choses.

La brute a l'instinct; l'homme a l'instinct et l'intelligence. Toujours la brute suit l'impulsion de son instinct, résultat de la réaction de ses organes, à l'état de nature, sur son cerveau. L'homme, par instinct, fuit le mal et la mort; mais ses organes *des sens*, susceptibles d'un perfectionnement illimité en raison directe de l'étendue de son centre nerveux, le mettent bien au-dessus de l'influence de son *organisation animale.*

Le fils de la brute vit, se nourrit et se loge comme ses pères; le plus intelligent de nos animaux domestiques ne se couchera jamais sans avoir fait trois tours. Cet architecte aérien, dont nous admirons les constructions délicates, n'ajoutera jamais une fenêtre à l'édifice que bâtissaient ses pères et qu'il reconstruit chaque année : la *Progné* des vieux Grecs n'avait pas d'autre ordre d'architecture que l'hirondelle de nos jours; et la gamme des sons langoureux de la plaintive Philomèle ne s'est pas enrichie d'une note depuis le temps témoin de ses malheurs. Nous retrouvons la même uniformité d'action dans les différentes espèces d'animaux qui forment les anneaux de l'immense chaîne des êtres, l'homme excepté. Le *caractère*, le moral de celui-ci sont soumis et à l'hygiène et à l'éducation. Par l'éducation ou l'influence des sens, le caractère peut être modifié, et de cette modification variable résulte ce que l'on a nommé *intelligence*, ou *manifestation* de l'intelligence, faculté qui place au premier échelon l'animal qui la possède.

A l'*éducation* donc doit être en partie et en dernier lieu rapporté le *moral* de l'homme : à l'éducation, qui modifie le cerveau de l'homme; à l'hygiène, qui augmente ou diminue l'énergie et la réaction des organes. Ainsi soit jugée la question d'*hérédité morale.*

Si l'*intelligence* de l'enfant croît avec ses organes, si l'*intelligence* du vieillard s'éteint avec la chaleur de ses organes; si l'hygiène, si l'éducation, agissant sur les organes, modifient le moral; si l'absence ou l'imperfection de certains organes entraîne l'absence ou l'imperfection de certaines *facultés mentales*, de tout cela ne me sera-t-il pas

permis de conclure logiquement que le moral dépend, 1°. de l'existence des organes ; 2°. du plus ou moins d'activité de ces organes ; en un mot, que le *physique fait le moral :* c'est toute ma pensée. Je conçois qu'un grand philosophe, qui ne doit pas paraître suspect, ait dit : « S'il est quelque moyen de rendre l'homme meilleur, c'est « dans la médecine qu'il le faut chercher. »

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

In febribus acutis convulsiones, et circa ventrem dolores, malum. *Sect.* 4, *aph.* 66.

II.

In febribus, ex somnis pavores, aut convulsiones, malum. *Ibid.*, *aph.* 67.

III.

In febribus spiritus offendens, malum : convulsionem enim significat. *Ibid.*, *aph.* 68.

IV.

Erysipelas foris quidem intrò verti, non bonum ; intùs verò foras, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.

V.

In ictericis hepar fieri durum, malum. *Ibid.*, *aph.* 42.

VI.

A pleuritide, peripneumonia, malum. *Sect.* 7, *aph.* 11.